



HAL
open science

De l'unité des fragments De L'Art de Jouir (Rousseau)

Christine Hammann

► **To cite this version:**

Christine Hammann. De l'unité des fragments De L'Art de Jouir (Rousseau). Helmut Pfeiffer, Elisabeth Décultot, Vanessa de Senarclens. *Genuss bei Rousseau*, p. 75-89, 2014, 978-3-8260-5497-6. halshs-04045317

HAL Id: halshs-04045317

<https://shs.hal.science/halshs-04045317>

Submitted on 24 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

DE L'UNITE DES FRAGMENTS DE L'ART DE JOUIR

CHRISTINE HAMMANN

Cette étude part d'une commande : éditer, pour la nouvelle édition chronologique des œuvres complètes de Rousseau chez Classiques Garnier, les fragments *De l'Art de Jouir*. La proposition en elle-même comportait l'idée qu'il s'agit d'une entité constituée. De fait, l'édition de La Pléiade contient, dans le tome I des écrits autobiographiques, une section intitulée *Art de jouir et autres fragments* : celle-ci présente une succession de 19 fragments rapportés par la notice à ce projet de « Morale sensitive ou Matérialisme du sage » qui n'a jamais donné matière à une œuvre aboutie. Le *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*¹ réserve un article relativement développé à cet *Art de jouir*, présenté comme un recueil de fragments rédigés fin 1758 ou début 1759 (et pour les fragments 16 et 17 avant cette date). Peut-être, est-il indiqué, s'agit-il d'un livre à venir, « mais rien ne permet de l'assurer »².

Nous voudrions montrer ici que les fragments publiés dans la Pléiade sous le titre *De l'Art de Jouir et autres fragments* ont été arbitrairement regroupés, de sorte que leur unité est fictive ; qu'en revanche l'unité des fragments qui figurent dans le manuscrit ne doit pas être cherchée dans un projet d'ouvrage que Rousseau ne réalisa pas, mais dans un texte qu'il composa bel et bien.

Les éditeurs de la Pléiade ont pris soin de regrouper des fragments que l'on trouve publiés de manière isolée dans certaines éditions comme les *Œuvres et correspondance inédites*, de Streckeisen-Moultou, ou les *Political Writings* de Vaugham. Mais cette collection est problématique à plusieurs égards. Au lecteur, se pose d'abord la question du sens et de la cohérence thématique de ces fragments, qui ressemblent peu à ce qu'on pourrait attendre d'un « art de jouir », en particulier lorsque l'on a à l'esprit celui de Julie dans *La Nouvelle Héloïse*, cet « épicurisme de la raison » que l'on pourrait sommairement définir comme l'art d'user des plaisirs avec parcimonie pour en accroître l'intensité. La section *De l'Art de jouir et autres fragments* présente en effet une série de fragments dont la plupart sont autobiographiques : les fragments 1, 2, 5, 6, 9 à 19. Le premier fait état des misères de la vie de l'écrivain et des regrets qu'il a pourtant à devoir la quitter. Le second, également mélancolique, loue le charme de la solitude. Le fragment 9 offre une défense de la

¹ *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, dir. RAYMOND TROUSSON et FREDERIC S. EIGELDINGER, Paris, Champion, 1996, 2001.

² COLETTE CAZENOBÉ, « De l'Art de Jouir », *Dictionnaire Jean-Jacques Rousseau*, éd. citée, p. 195.

solitude comme vraie sociabilité et les dix derniers présentent diverses considérations sur le complot ourdi contre Jean-Jacques (désigné par la première personne) ou sur les malheurs de sa vie, ce jusqu'au fragment 19 qui signale son mariage avec Thérèse le 11 septembre 1768.

Trois fragments traitent du plaisir, l'un, de manière négative, en soulignant l'insuffisance des nourritures terrestres (sens que l'on peut également tirer de plusieurs des fragments autobiographiques) l'autre, positivement, en signalant la jouissance de l'expression de soi. Le troisième, le seul à pouvoir être mis en rapport avec l'« épicurisme de la raison », offre un commentaire sur l'accroissement de l'intensité des plaisirs par la privation.

Certains fragments semblent disparates, éloignés de la veine autobiographique autant que de la thématique épicurienne. Ainsi le fragment 8 paraît totalement sorti de son contexte :

Et c'est ainsi qu'Homère parlant d'un ornement d'ivoire teint en rouge, dit qu'il était souillé de teinture.³

Ainsi considérés, on voit mal où pourrait résider l'unité de ces fragments, encore moins en quoi ils pourraient constituer un « Art de jouir ». Pour tenter d'y voir plus clair, revenons au manuscrit R. 19 de la Bibliothèque de Neuchâtel qui comporte cet intitulé.

Il s'agit d'un cahier grand format, relié, comportant 141 feuillets. Le titre « De l'Art de Jouir » se trouve au haut du folio 10 (r^o) tandis que plusieurs des autres fragments mentionnés figurent en vis-à-vis sur la page de gauche (f^o 9, v^o). Souligné d'une ligne en arabesque, il précède le fragment cité en premier lieu dans la Pléiade :

1/ Consumé d'un mal incurable qui m'entraîne à pas lents au tombeau, je tourne souvent un œil d'intérêt vers la carrière que je quitte et sans gémir d'en trouver le terme je la recommencerois volontiers. Cependant, qu'ai-je éprouvé durant cet espace qui méritât mon attachement ? Dependance, erreurs, vains desirs, indigence, infirmités de toute espèce, de courts plaisirs et de longues douleurs, beaucoup de maux réels, et quelques biens en fumée. Ah sans doute vivre est une douce chose, puisqu'une vie aussi peu fortunée me laisse pourtant des regrets.

Mais quoi j'entends tous les jours les heureux du monde...

Ce fragment autobiographique est suivi, sur la même page, d'un autre (le second dans l'édition de la Pléiade), portant sur le plaisir de la solitude :

2/ Solitude chérie où je passe encore avec plaisir les restes d'une vie livrée aux souffrances, forêt sans bois, marais sans eaux, genêts, roseaux, tristes bruyères, objets inanimés qui ne pouvez ni me parler ni m'entendre, quel charme secret me ramène sans cesse au milieu de vous. Etes insensibles et morts, ce charme n'est point en vous, il n'y saurait être, il est dans mon propre cœur qui veut tout rapporter à lui. Le commerce des hommes m'éloigne de celui qui m'est le plus cher, et ce n'est que dans vos asiles que je puis être en paix avec moi.

³ *Art de jouir et autres fragments*, in *Œuvres Complètes de J.-J. Rousseau*, t. I, éd. Marcel Raymond et Bernard Gagnebin, Paris, Gallimard, Pléiade, 1959, p. 1172.

Il faut lire la succession des fragments (que nous numérotions pour la commodité du lecteur) en passant du folio 10 r° au folio 9 v° : Rousseau écrivait, dans ce manuscrit notamment, sur la page de droite, laissant celle de gauche libre pour d'éventuels ajouts ou corrections. Le f° 10 ne comporte que deux fragments, la moitié du bas étant laissée vide. Les fragments du f° 9 ne s'inscrivent donc pas dans la directe succession des deux premiers, quoiqu'ils en dépendent. Ceux-ci ne figurent pas tous dans l'édition de la Pléiade, tandis que la section *Art de Jouir et autres fragments* comporte des fragments qui ne se trouvent ni sur ces feuillets ni sur ceux qui suivent immédiatement.

Premier sur la page de gauche, le fragment à mettre en rapport avec l'épicurisme tempérant de Julie :

3/Voyez à table un convalescent dévoré d'un appétit qu'il est forcé de contenir savourer avec volupté tous les morceaux qu'il se permet et compter avec convoitise ceux qu'il peut se permettre encore. Il *assaisonne* chaque morceau d'une plus grande mesure de plaisir qu'un autre n'en met à tout un repas, en mangeant la moitié moins que vous il jouit au double.

Les fragments suivants du f° 9 ne paraissent pas poursuivre la même veine. Le second est autobiographique :

4/ A mesure que la représentation s'avançoit, l'intérêt et l'attention croissoient ; un léger murmure animait le silence sans l'interrompre. Les applaudissements bruyans dont la présence du souverain empêchait l'éclat n'étouffoient point les endroits les plus agréables, et se changeoient en un frémissement de plaisir et d'approbation cent fois plus flateur. J'entendois les mots *charmant* et *délicieux* partir à demi voix de toutes les loges, et je remarquai très distinctement dans celle du roi une agitation qui n'était pas de mauvais augure. Enfin au moment de l'entrevue des deux amants, où véritablement la musique a dans sa simplicité je ne sais quoi de touchant qui va au cœur, je sentis tout le spectacle s'unir dans une ivresse à laquelle ma tête ne tint pas.

Ce fragment qui relate la jouissance croissante du public lors de la représentation d'un spectacle musical, a été répertorié par les éditeurs de la Pléiade dans la section « Ebauche des *Confessions* », très certainement en raison de sa ressemblance avec le récit de la première représentation du *Devin du village* à Fontainebleau devant Louis XV et la Cour⁴.

⁴ « Dès la première scène, qui véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissement jusqu'alors inouï dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, et, pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi, cela fit qu'on entendit tout ; la pièce et l'auteur y gagnèrent. J'entendais autour de moi un chuchotement de femmes qui me semblaient belles comme des anges, et qui s'entredisaient à demi-voix : Cela est charmant, cela est ravissant ; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émût moi-même jusqu'aux larmes, et je ne pus les contenir au premier duo, en remarquant que je n'étais pas seul à pleurer. [...] je me livrai bientôt pleinement et sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du sexe y entraînait beaucoup plus que la vanité d'auteur ; et sûrement s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurais pas été dévoré, comme je l'étais sans cesse, du désir de recueillir de mes lèvres les délicieuses larmes que je faisais couler. » (*Confessions*, VIII, O.C., Pléiade, I, p. 378-379).

Le 3^e fragment du f^o 9 ne figure pas non plus dans l'édition de la Pléiade. A ma connaissance, il reste inédit :

5/ mon cœur est à l'étroit dans les bornes des êtres. J'étouffe dans l'univers, je voudrais m'élancer dans l'infini.

Les 6^e, 7^e et 8^e fragments sont publiés dans la Pléiade en 4^e, 5^e et 6^e position :

6/ Ne cherchons point de vrais plaisirs sur la terre ; car ils n'y sont pas ; n'y cherchons point ces délices de l'âme dont elle a le desir et le besoin ; car elles n'y sont pas. Nous n'avons un sourd instinct de la plénitude du bonheur que pour sentir le vuide du nôtre.

7/ En me disant, j'ai jouï, je jouis encore.

8/ Je crois voir les purs esprits, ministres du très haut, ordonner tout à sa voix dans la nature, s'empresser d'accomplir ici-bas les loix de sa providence. Le monde intellectuel semble se rassembler autour de moi pour animer et peupler à mes yeux le monde sensible.

Suit un court fragment, que la Pléiade omet dans cette section :

9/ L'or des genests et la pourpre des bruyères..... Non Salomon dans toute sa gloire ne fut pas vêtu comme l'un d'entre eux.

Voici, dans l'ordre, les fragments suivants sur le f^o9. Le 11^e ne figure pas dans l'édition de la Pléiade :

10/ Ils ont peur de mourir et s'ennuyent de vivre. L'effroi de la mort ne les empêche pas de plaindre de la vie, et le mal qu'ils n'en disent pas, on voit qu'ils le sentent par l'ennui de tout ce qui la rend agréable.

11/ un vuide inexplicable, un certain élançemen du cœur dans une autre sorte de jouissance dont je n'avois pas d'idée et dont pourtant je sentoie le plaisir

12/ Et c'est ainsi qu'Homère parlant d'un ornement d'ivoire teint en rouge, dit qu'il étoit souillé de teinture.

13/ Pour moi je croirois au contraire que ce n'est qu'autant qu'on aime à vivre seul qu'on est vraiment sociable, car pour ne pas haïr les hommes il ne faut les voir que de loin et ce n'est qu'alors qu'on n'exige point d'eux des préférences qu'il n'est pas dans le cœur humain d'accorder.

Voilà tout, semble-t-il. Le f^o 11 est vierge ; le 12^e comporte un seul fragment, publié par Streckeisen-Moultou, qui souligne la place centrale de l'homme dans la création⁵. Suit, aux pages suivantes, un texte plus long portant sur le bonheur public. Vaughan précise qu'il s'agit très certainement du projet de réponse de Rousseau à certaines « questions » qui lui furent soumises par la Société Economique de Berne en avril 1762. La question du bonheur reste à l'horizon – quand elle n'est pas au cœur - de la pensée de l'écrivain lorsqu'il noircit ces pages.

⁵ « Le plus noble des êtres créés est l'homme, l'homme est la gloire de la terre qu'il habite ; si Dieu se complait dans quelqu'un de ses ouvrages, c'est certainement dans le genre humain. Car tout ce qui est de la nature en nous est admirable, ce n'est que par son propre ouvrage que l'homme est défiguré ».

La section « Art de jouir et autres fragments » de la Pléiade comporte neuf autres fragments, dont certains sont extraits de la dernière page du cahier (f° 141). Or Rousseau s'est servi de ce cahier durant plusieurs années (celui-ci débute par la copie d'une lettre datée du 12 février 1761, tandis qu'on trouve plus loin la transcription d'une autre, adressée en mai 1764). Il est donc très improbable que les fragments collectés à la fin du cahier soient contemporains de ceux qui nous intéressent. Les fragments restants publiés dans cette section proviennent d'autres manuscrits ; ils ont été joints aux précédents pour des motifs non explicités. Car, curieusement, Marcel Raymond et Bernard Gagnebin, dans la notice qui introduit les notes de l'édition de la Pléiade, se référant au manuscrit R. 19, évoquent et sanctionnent l'hypothèse de Théophile Dufour selon laquelle il faut considérer comme relevant d'un même projet les treize fragments des f° 9 v° et 10 r°.

Nous nous en tiendrons comme lui aux treize fragments de ces deux pages, qui par hypothèse, pourraient relever d'un *Art de jouir*. La question de l'unité thématique de ces morceaux n'en reste pas moins pendante, même si elle s'en trouve un peu simplifiée par la soustraction de fragments hétéroclites. Pour Théophile Dufour, ceux-ci se rapportent à un ouvrage projeté par Rousseau, qui se serait intitulé « de l'art de jouir »⁶. On peut se demander, néanmoins, quelle serait la place des fragments autobiographiques dans ce traité.

Selon les éditeurs de la Pléiade, quoique trois des fragments (les fragments 5, 9 et 12 dans notre numérotation) nous renvoient à des passages de la troisième *Lettre à Malesherbes*, qu'un second soit, disent-ils, une ébauche des *Confessions*, on peut, s'agissant des autres, supposer qu'ils allaient ensemble dans l'esprit de Rousseau, « bien que pour les derniers d'entre eux, la relation au sujet soit plus qu'incertaine. Mais, ajoutent les éditeurs, il faut admettre que, pour un philosophe sensualiste et religieux tout ensemble, jouissance, plaisir, volupté, bonheur, délices ou félicité ne sont pas termes appartenant les uns au lexique du corps et de la terre, les autres à celui de l'âme et de la vie et de la vie bienheureuse »⁷. Les fragments omis par les éditeurs l'ont été comme relevant d'autres projets. Mais n'est-ce pas l'ensemble de ces fragments qui relève d'un « autre projet » ? Nous voudrions montrer que les fragments dits de l'Art de jouir constituent le brouillon de cette lettre que Rousseau adressa à Malesherbes le 26 janvier 1762.

L'examen du manuscrit confirme, en effet, qu'ils n'ont pas été rédigés dans les années 1758-1759 comme le voudrait l'article du *Dictionnaire de J.-J. Rousseau*, mais bien durant l'hiver

⁶ Voir Théophile Dufour, *Annales J.-J. Rousseau*, t. IV, pp. 227 et suiv.

⁷ O.C. Pléiade, I, p. 1864-1865.

1761-1762. On trouve au début du cahier des lettres recopiées datant de 1761 (5 février, 13 février, 15 février, 12 mars) ; mais le f° 2 présente déjà une première ébauche d'une formule développée dans la 3^e lettre à Malesherbes (« l'or des gesnets et la pourpre des bruyères »), on peut supposer que les lettres ont été recopiées quelques mois après leur rédaction⁸. Les textes suivants immédiatement les fragments dits de l'Art de Jouir, portant sur le bonheur public et répondant, selon l'hypothèse de Vaughan, à des questions posées par la Société Economique de Berne en avril 1762, confirment cette datation.

On peut donc considérer nos fragments comme contemporains de la rédaction des *Lettres à Malesherbes*, composées entre le 4 et le 28 janvier 1762, et c'est dans ce contexte qu'il faut les comprendre. Rappelons les circonstances de rédaction de ces lettres. Rousseau les composa au sortir d'une crise aiguë, fin 1761, liée, d'une part, aux retards d'impression de l'*Emile* (l'écrivain est persuadé que le manuscrit est aux mains des jésuites qui s'emploient à le dénaturer pour en faire paraître, après sa mort, une version falsifiée), d'autre part, à sa maladie : une sonde s'étant brisée dans son urètre, Rousseau croit sa dernière heure arrivée. Dans une lettre du 23 décembre 1761, où il fait ses adieux à Moulto, l'écrivain avoue au pasteur genevois avoir ruminé les pensées les plus noires, plongé dans une « sombre humeur, inspirée dans la solitude par un mal affreux »⁹. Voici comment il évoque cette fin d'année dans les *Confessions* :

Je vivais à Montmorency depuis plus de quatre ans sans y avoir eu un seul jour de bonne santé. Quoique l'air y soit excellent, les eaux y sont mauvaises, et cela peut très bien être une des causes qui contribuoient à empirer mes maux habituels. Sur la fin de l'automne 1761, je tombai tout à fait malade, et je passai l'hiver entier dans des souffrances presque sans relâche. Le mal physique augmenté par mille inquiétudes me les rendit aussi plus sensibles. Depuis quelques temps de sourds et tristes pressentiments me troublaient sans que je susse à propos de quoi.¹⁰

Le 23 décembre, Rousseau adresse à Malesherbes une lettre où il regrette (comme il le fait d'ailleurs dans sa lettre à Moulto) les excès dans lesquels l'ont porté son accès de mélancolie et de paranoïa. Dans sa réponse du 25 décembre, Malesherbes se montre très compréhensif : il attribue ce comportement atabilaire à la solitude et à la constitution physique de l'écrivain. Il ajoute néanmoins que le genre de vie « trop singulier » qu'a embrassé Rousseau lui était imputé par certains à vanité. Par « genre de vie trop singulier », on entend en particulier sa retraite à Montmorency. Dans les *Confessions*, Rousseau en conclut que Malesherbes avait été sensible aux propos de la « cabale philosophique » qui s'était dressée contre lui :

⁸ Un brouillon, à la suite de ces lettres et avant nos fragments, des premiers paragraphes d'*Emile et Sophie ou les solitaires*, étaye cette hypothèse puisque c'est en 1762 que Rousseau composa sa continuation d'*Emile* (il en fit lecture au jeune bernois Kirchberger en novembre 1762).

⁹ Rousseau à Moulto le 23 décembre 1761.

¹⁰ *Confessions*, XI, éd. cit., p. 564.

ils dirent [...] que je m'ennuyais à périr [à l'Hermitage] et que j'y vivois très malheureux. M. de Malesherbes le crut et me l'écrivit. Sensible à cette erreur dans un homme pour qui j'avois tant d'estime, je lui écrivis quatre lettres consécutives où lui exposant les vrais motifs de ma conduite, je lui décrivais fidèlement mes goûts, mes penchans, mon caractère et tout ce qui se passait dans mon cœur. Ces quatre lettres faites sans brouillon, rapidement, à trait de plume, et sans même avoir été relues sont peut être la seule chose que j'aye écrite avec facilité dans toute ma vie, ce qui est bien étonnant au milieu de mes souffrances et de l'extrême abattement où j'étois.¹¹

Ces lettres, dont on ne devrait pas trouver de brouillon, ont donc pour objet de convaincre Malesherbes que ce n'est pas par forfanterie, et pour son malheur, que Rousseau s'est retiré de Paris ; il s'agit en particulier, dans la troisième lettre, de prouver qu'il jouit au contraire de sa solitude. L'objet de cette lettre est donc l'« état moral » de l'écrivain « dans sa retraite » :

Je ne saurois vous dire Monsieur combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, et c'est encore ce qui m'afflige. O que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers ! Chacun voudroit s'en faire semblable ; la paix regneroit sur la terre¹²

Rousseau entend donc bien donner une leçon de bonheur, éclairer ses semblables sur les moyens de jouir de leur vie. Mais il souffre d'une dépression aiguë. « C'est du bonheur que je voudrais vous parler, et l'on parle mal du bonheur quand on souffre »¹³. Que faire alors ? Il faut distinguer les circonstances de la vie et les souffrances qu'elles engendrent du bonheur que l'on se procure à soi-même lorsqu'on sait vivre :

Mes maux sont l'ouvrage de la nature mais mon bonheur est le mien. Quoi qu'on en puisse dire j'ai été sage, puisque j'ai été heureux autant que ma nature m'a permis de l'être : je n'ai point été chercher ma félicité au loin, je l'ai cherchée auprès de moi et l'y ai trouvée.¹⁴

Cette jouissance, donc, est l'effet d'un art de vivre. La troisième lettre à Malesherbes est en elle-même - du moins comporte - un art de jouir. Une simple analyse du champ lexical du plaisir dans cette lettre suffirait à s'en convaincre : on trouve 9 mots formés sur la racine de « jouir » ; 5 occurrences du terme « plaisir », autant pour « délices », 10 occurrences de « bonheur » ou de l'adjectif « heureux ». Il semble que la réflexion sur l'art de jouir déjà engagée par Rousseau dans *La Nouvelle Héloïse* et *l'Emile* est remise sur le métier à l'occasion d'une réflexion amorcée par deux considérations : la pensée qu'a Rousseau de sa mort prochaine, qui le porte à faire le bilan de sa vie, et la volonté de répondre à la mise en cause de sa vie solitaire. Rousseau entend prouver que ce n'est pas en raison du mode de vie qu'il a choisi qu'il souffre.

¹¹ *Confessions*, XI, p. 569.

¹² *Lettres à Malesherbes*, III, O.C., Pléiade, I, p. 1138.

¹³ *Ibidem*.

¹⁴ *Ibidem*.

Il faut, pour les interpréter, lire les fragments des f° 9 et 10 du manuscrit au regard de cette lettre qui leur donne à la fois leur unité et leur cohérence.

Le premier fragment évoque le paradoxal attachement à la vie d'un homme qui se sent mourir. Nous le citons à nouveau :

Consumé d'un mal incurable qui m'entraîne à pas lents au tombeau, je tourne souvent un œil d'intérêt vers la carrière que je quitte et sans gémir d'en trouver le terme je la recommencerais volontiers. Etc ». *Cependant, qu'ai-je éprouvé durant cet espace qui méritât mon attachement ?* Dependance, erreurs, vains desirs, indigence, infirmités de toute espèce, de courts plaisirs et de longues douleurs, beaucoup de maux réels, et quelques biens en fumée. Ah sans doute vivre est une douce chose, puisqu'une vie aussi peu fortunée me laisse pourtant des regrets.

Mais quoi j'entends tous les jours les heureux du monde...

Cette rétrospective s'inscrit dans la perspective adoptée par Rousseau entamant sa 3^e lettre à Malesherbes, où l'écrivain se déclare pareillement *attaché* à une existence douloureuse :

Après vous avoir exposé Monsieur les vrais motifs de ma conduite, je voudrais vous parler de mon état moral dans ma retraite ; mais je sens qu'il est bien tard ; mon âme aliénée d'elle-même est toute à mon corps. *Le délabrement de ma pauvre machine l'y tient de jour en jour plus attachée*, et jusqu'à ce qu'elle s'en sépare enfin tout à coup.¹⁵

L'écrivain est affligé des souffrances physiques qu'il décrit dans les *Confessions*. Il cherche refuge dans la solitude de la nature et trouve dans sa retraite consolation et jouissance, comme il l'écrit à Malesherbes :

O que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers ! Chacun voudrait s'en faire un semblable ; *la paix regneroit sur la terre [...]. Mais de quoy jouissois-je enfin quand j'étois seul ? De moi*, de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être [...] J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher *quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert* où rien ne montrant la main des hommes n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier et où nul tiers importun ne vint s'interposer entre la nature et moi. C'étoit là qu'elle sembloit déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelles. *L'or des genets, et la pourpre des bruyères frapient mes yeux d'un luxe qui touchoit mon cœur, la majesté des arbres [...]* la délicatesse des arbustes qui m'environnoient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulois sous mes pieds tenoient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration.¹⁶

Ce passage peut facilement être rapproché du 2^e fragment, qui présente les mêmes motifs : quête de la solitude, jouissance de soi et sérénité (« paix ») retrouvée dans un cadre naturel, évocation similaire de la végétation environnante (forêt, genêts, bruyères). Mais la tonalité du fragment est différente de celle de la lettre à Malesherbes : dans le fragment l'accent est mis sur les souffrances du malade qui s'isole, souffrances que reflète le décor naturel, privé de vie (« sans bois », « sans eau », « triste », « être insensibles et mots »). Dans la lettre au contraire, le paysage est coloré, vivant, la tonalité plus euphorique. La végétation morne et inanimée, les

¹⁵ *Ibidem*.

¹⁶ *Id.*, p. 1138-1139.

« stériles bruyères » du f° 2, les « tristes bruyères » du premier fragment sont sublimés, colorés d'or et de pourpre. La formulation définitive, laudative, se trouve dans le fragment 9 : « l'or des genêts et la pourpre des bruyères..... Non Salomon dans toute sa gloire ne fut pas vêtu comme l'un d'entre eux ». Une même différence dans l'axiologie distingue le premier fragment qui amplifie les souffrances de l'écrivain valétudinaire et l'extrait de la lettre à Malesherbes, qui ne les évoque que pour faire valoir, par contraste, le « bonheur » que l'écrivain se forge.

Ainsi les deux premiers fragments dénotent, par leur pessimisme, avec leurs équivalents épistolaires, qui se veulent plus jubilatoires. Il est probable que les fragments du f° 10 aient été écrits fin 1761, alors que Rousseau, se voyant en passe de mourir, en était à dresser le bilan de sa vie. L'antériorité de ces fragments pourrait expliquer l'espace (la demi-page blanche) qui les sépare des autres. On peut imaginer que l'écrivain se soit resservi, pour cette lettre à Malesherbes, de morceaux légèrement antérieurs, en en modifiant la coloration.

Rousseau, donc, souffre et se croit aux portes du tombeau (fragment 1) mais il s'aperçoit que l'intensité de ses souffrances ne lui ôte pas l'envie de vivre, contrairement à ceux qu'il épingle dans le fragment 10 (« Ils ont peur de mourir et s'ennuyent de vivre. L'effroi de la mort ne les empêche pas de se plaindre de la vie... »). L'écrivain s'aperçoit en outre qu'il parvient à se ménager des plaisirs dont il peut se glorifier d'être l'unique artisan (« ce charme n'est point en vous, il n'y saurait être, il est dans mon propre cœur qui veut tout rapporter à lui. »).

Le 3^e fragment, premier de la page de gauche, pourrait alors se lire comme le prolongement de cette idée. (« Voyez à table un convalescent dévoré d'un appétit qu'il est forcé de contenir savourer avec volupté tous les morceaux qu'il se permet [...]. Il *assaisonne* chaque morceau d'une plus grande mesure de plaisir qu'un autre n'en met à tout un repas etc »). L'art d'« assaisonner » les plaisirs était déjà exposé dans *La Nouvelle Héloïse* : « [...] l'art de jouir est pour [Julie] celui des privations ; [...] mais des privations passagères et modérées qui conservent à la raison son empire, et servant d'*assaisonnement* au plaisir en préviennent le dégoût et l'abus »¹⁷. L'écrivain en sursis s'identifie au convalescent, plus à même de développer un « art de jouir » que celui qui vit dans l'abondance, car il sait se rendre l'artisan de son plaisir en en augmentant l'intensité par la privation même.

Le 4^e fragment est plus mystérieux : il ne s'agit pas, à mon sens, d'une préparation très précoce des *Confessions*. D'abord, parce que le fragment s'apparente trop peu lexicalement et

¹⁷ Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, II, 5, in *Œuvres Complètes de J.-J. Rousseau*, t. II, Paris, Gallimard, Pléiade, 1964, p. 541.

syntactiquement au texte des *Confessions* pour en offrir une première version ou en constituer un brouillon, ensuite, parce qu'il est bien antérieur au début de rédaction des *Confessions*, *a fortiori* du livre VIII. Comment l'interpréter ? Le secret de ce texte est peut-être un peu plus loin, dans le 7^e fragment : « En me disant, j'ai joui, je jouis encore ». La réminiscence d'une expérience de jouissance narcissique causée par le plaisir procuré à autrui ravive, fait revivre un plaisir passé. Point n'est besoin d'insister sur l'érotisme de ce passage où la description des mouvements de foule, dont l'amplitude va croissant (« s'avançoit », « croissoient », « animoit » « se changeoient en un frémissement de plaisir », « agitation ») et des sons (« léger murmure », « mots », « demi voix ») culmine avec l'évocation d'une « union dans l'ivresse », du compositeur et de son public. Ici l'art (de composer, d'écrire) participe triplement de l'art de jouir : il donne à jouir (au public), il procure une jouissance (à l'artiste), il recrée cette jouissance par son évocation.

Les fragments 5, 6, 8 évoquent une nouvelle forme de jouissance, que l'on pourrait qualifier de *volupté métaphysique*. Cette volupté succède, dans la 3^e lettre à Malesherbes, au plaisir éprouvé par l'écrivain, lorsque, retiré au cœur d'une nature sauvage, il laisse libre cours à son imagination créatrice de chimères. Elle lui succède et le surclasse, car bientôt le sentiment de la vanité, de la vacuité de ces phantasmes appelle un autre type de jouissance :

... au milieu de tout cela je l'avouë, le néant de mes chimeres venoit quelquefois contrister [mon ame] tout à coup. Quand tous mes rêves se seroient tournés en réalités il ne m'auroient pas suffi ; j'aurois imaginé, revé, désiré encore. *Je trouvois en moi un vuide inexplicable que rien n'auroit pu remplir ; un certain elancement du cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avois pas d'idée* et dont pourtant je sentois le besoin. Hé bien Monsieur cela meme étoit jouissance, puisque j'en étois pénétré d'un sentiment très vif et d'une tristesse attirante que je n'aurois pas voulu ne pas avoir.¹⁸

Le 6^e fragment (« [...] Nous n'avons un sourd instinct de la plénitude du bonheur que pour sentir le *vuide* du nôtre ») offre une première formulation de cette insatisfaction liée au caractère parcellaire, lacunaire, des nourritures terrestres. Le fragment 11 présente une version quasi définitive : « un vuide inexplicable, un certain élancement du cœur dans une autre sorte de jouissance dont je n'avois pas d'idée et dont pourtant je sentois le plaisir ».

C'est dans une ivresse métaphysique ou plus exactement une « expérience mystique naturelle », pour reprendre le terme de Jaspers, que Rousseau cherche à mettre un comble à sa jouissance. Comme il l'écrit à Malesherbes :

mon cœur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvoit trop à l'étroit, j'etouffois dans l'univers, j'aurais voulu m'élancer dans l'infini¹⁹.

¹⁸ *Lettres à Malesherbes*, III, éd. cit., p. 1138-1139.

¹⁹ *Id.*, p. 1140.

On retrouve ici, littéralement, notre 5^e fragment : « mon cœur est à l'étroit dans les bornes des êtres. J'étouffe dans l'univers, je voudrais m'élaner dans l'infini ». Le manque subsiste, mais son appréhension même devient jouissive. Car il amorce un mouvement d'élévation vers Dieu et d'expansion du moi :

Bientôt de la surface de la terre j'élevois mes idées à tous les êtres de la nature au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensois pas, je ne raisonnois pas, je ne philosophois pas, je me sentoais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers.²⁰

Cette perception de la Providence ordonnant le cosmos est aussi celle qu'exprime Rousseau dans le fragment 8, sous une forme à peine différente : « Je crois voir les purs esprits, ministres du très haut ordonner tout à sa voix dans la nature, s'empresse d'accomplir ici-bas les loix de sa providence. Etc ». On le sait, la véritable jouissance est ailleurs : tel est l'horizon de l'art de jouir selon Rousseau ; tel était déjà celui de Julie, dans *La Nouvelle Héloïse*, pour qui « le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité, et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Être existant par lui-même il n'est rien de beau que ce qui n'est pas »²¹.

Le douzième fragment est le plus mystérieux : « Et c'est ainsi qu'Homère parlant d'un ornement d'ivoire teint en rouge, dit qu'il étoit souillé de teinture ». Ce fragment ne trouve pas d'équivalent dans les *Lettres à Malesherbes*. Il fait référence à un passage du livre IV de l'*Iliade* (v. 141) qui décrit l'instant où Ménélas, légèrement blessé par Pandare, voit le sang couler de sa blessure jusqu'à ses pieds :

Comme on voit une femme, de Méonie ou de Carie, teindre de pourpre un ivoire, qui doit devenir bossette de mors pour une cavale – pièce en réserve au magasin, que plus d'un cavalier appelle de ses vœux, mais qui est le joyau réservé pour le roi, parce qu'en même temps qu'il pare un coursier, il fait l'orgueil de celui qui le mène - ainsi, Ménélas, se teignent de sang tes nobles cuisses, et tes jambes, et, plus bas encore, tes belles chevilles.²²

Le verbe (*miaino*) ici traduit par *teindre* signifie également (et premièrement) *souiller*. Il me semble qu'au moins deux interprétations sont possibles. Soit Rousseau entend opposer la simplicité sans apprêt à l'artifice ornemental, dont il considère qu'il ne constitue pas un accessoire essentiel au plaisir. Plusieurs passages de *La Nouvelle Héloïse* iraient dans ce sens : « je veux, écrit Julie, que [la] gaieté [de l'amour] soit simple, *sans ornement, sans art, nue* comme lui ; qu'elle brille de ses propres grâces »²³. De même Saint-Preux loue la simplicité dépouillée du jardin de l'Elysée,

²⁰ *Id.*, p. 1141.

²¹ *La Nouvelle Héloïse*, VI, 8, éd. cit., p. 693.

²² Homère, *Iliade*, trad. Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres 1937 et 1938 ; Gallimard, 1975, p. 97.

²³ *La Nouvelle Héloïse*, II, 15, p. 239.

plus plaisante qu'un raffinement plus grand²⁴. A lire le fragment en ce sens, on comprendrait que la teinture équivalait à une dénaturation de l'objet, dénaturation inutile et même désagréable.

Une autre lecture possible rapprocherait ce fragment d'un passage de la Lettre que Rousseau écrivit cette même année 1762 à Christophe de Beaumont pour sa défense, en réponse au mandement que fit paraître l'archevêque pour condamner l'*Emile* :

Dix lignes seulement, et je couvre mes persécuteurs d'un ridicule ineffaçable. [...] Jusqu'ici ma plume, hardie à dire la vérité, mais *pure* de toute satire, n'a jamais compromis personne, elle a toujours respecté l'honneur des autres, même en défendant le mien. Irois-je en la quittant la *souiller* de médisance, et la *teindre des noirceurs* de mes ennemis ?²⁵

Rousseau répugne à se livrer à des attaques *ad hominem*, considérant qu'il porterait atteinte à sa propre intégrité morale (à la « pureté » de sa plume). En ce sens, commenter la vie d'autrui (qu'il s'agisse de Jean-Jacques ou de ceux qui le diffament), « couvrir » un tiers d'un discours accusateur ou faussement flatteur salit à la fois l'orateur et son objet. La première lecture inscrirait le fragment 12 dans une économie du plaisir ; la seconde dans la perspective apologétique qui est celle des *Lettres à Malesherbes* et, *a fortiori*, de la *Lettre à Christophe de Beaumont*.

Le treizième fragment présente une apologie de la solitude comme sociabilité véritable, résultant d'une forme de philanthropie (« car pour ne pas haïr les hommes il ne faut les voir que de loin »). Il s'agit là d'un des thèmes centraux de la quatrième lettre à Malesherbes :

Je serois beaucoup plus inutile à mes compatriotes, vivant au milieu d'eux que je ne puis l'être dans l'occasion, de ma retraite [...] J'aime trop les hommes [...] ; *c'est parce que je les aime que je les suis*, je souffre moins de leurs maux quand je ne les vois pas.²⁶

Il y a donc tout lieu de croire que les fragments dits « de l'Art de Jouir » ne préparent aucun traité particulier, mais qu'ils sont en réalité des écrits préparatoires à la troisième et, pour le dernier, à la quatrième lettre à Malesherbes. Ainsi s'explique la présence de fragments autobiographiques à connotation pessimiste. Cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas d'art de jouir : car il importe à l'écrivain de ne pas passer pour un ermite bourreau de lui-même. Mais c'est l'art de jouir d'un mourant qu'il propose. L'art de jouir de rien ou de très peu : de la nature et de soi-même. C'est aussi l'art de jouir du tout dans lequel on n'est presque rien, de l'univers ordonné par

²⁴ « Un terrain presque uni a reçu des ornements très *simples* ; des herbes *communes*, des arbrisseaux *communs*, quelques filets d'eau coulant *sans apprêt*, sans contrainte, ont suffi pour l'embellir. C'est un jeu sans effort, dont la facilité donne au spectateur un nouveau plaisir. Je sens que ce séjour pourrait être encore plus agréable et me plaire infiniment moins. » (*La Nouvelle Héloïse*, IV, 11, éd. citée, p. 484 ; je souligne).

²⁵ *Lettre à C. de Beaumont*, O. C., Pléiade, IV, p. 932 ; je souligne.

²⁶ *Lettres à Malesherbes*, IV, éd. cit., p. 1143 et 1144.

un Dieu infini. C'est ainsi que l'on apprend à se rendre heureux en dépit des malheurs de la vie, à voir et peindre la nature sous son plus beau jour, à redorer les genêts et à revêtir (reteindre ?) de pourpre les bruyères.